

PROPA



GANDE


“
**WITHOUT A GUIDE
WITHOUT A HAND
UNWED VIRGINS
IN THE LAND.**

”

NICO
[SECRET SIDE]

éditions
verticales

33 rue saint-andré-des-arts
75006 paris
tél. 01 49 54 16 55
contact-verticales@gallimard.fr
www.editions-verticales.com
diffusion gallimard / distribution sodis

 A80 949-9


3 260050 858571



CORNICHE Maylis de Kerangal KENNEDY



**EN LIBRAIRIE
LE 25 AOÛT 2008**

ISBN 978.2.07.01.2219.6
180 pages

Née en 1967, Maylis de Kerangal, ancienne éditrice aux Éditions du Baron perché, a longtemps travaillé avec Pierre Marchand aux Guides Gallimard puis à la jeunesse.

Elle est l'auteur de deux romans chez Verticales, *Je marche sous un ciel de traîne* (2000) et *La Vie voyageuse* (2003) et d'un recueil de nouvelles très remarqué, *Ni fleurs ni couronnes* (« Minimales », 2006) dont la première a été adaptée au cinéma. Chez Naïve, elle a conçu une fiction en hommage à Kate Bush et Blondie, *Dans les rapides* (2007), et participé, avec d'autres membres de la revue *Inculte*, au livre collectif *Une chic fille* (2008).



“
Toujours au milieu de quelque chose.
”

Le nouveau roman de Maylis de Kerangal se déroule dans un sous-quartier de Marseille, plus exactement le long de cette « Corniche Kennedy » qui donne son titre au livre. Une voie rapide sépare des villas huppées d'un bord de mer escarpé où quelques adolescents désœuvrés mais glorieux rejouent, l'espace d'un été azuréen, leur « fureur de vivre ». Des bandes informelles occupent les rares plateformes naturelles du Cap pour meubler leur farniente de tchatte et de drague insouciantes. Parmi elles, celle d'Eddy — qui a pris possession de « la Plate » — s'est spécialisée dans des sauts plus que périlleux, formellement prohibés par les arrêtés municipaux. Ils ont fait de ces plongeurs de haut vol une sorte de rite initiatique, non sans jouir du goût de l'interdit. Enfantillages, dira-t-on, juste des jeunes en mal d'émotions fortes, mais les choses vont bientôt s'envenimer... Non loin de là, derrière ses jumelles, Sylvestre Opéra, un commissaire chargé de la surveillance de cette zone sensible du littoral, espionne les faits et gestes des « petits cons » que la mairie veut chasser pour faire respecter

la quiétude du quartier résidentiel. C'est sur ce fond d'obsession sécuritaire — ici narré sur un mode mineur et grotesque — que la fiction peut naître, alternant les deux points de vue, celui du flic aux aguets et des jeunes baigneurs intrépides. Il suffira qu'une intruse, Suzanne — une gosse de riches des alentours — vienne se joindre à eux, pour semer le trouble dans la bande et accuser certaines rivalités entre petits caïds de pacotille (Eddy évidemment, Mickaël, Bruno, Rachid, Ptolémée et Mario). En parallèle, on découvrira dans le passé de l'enquêteur Sylvestre Opéra une blessure encore vive provoquée par la disparition mystérieuse de Tania, une prostituée russe rencontrée lors d'une opération de démantèlement d'un réseau mafieux. Peu à peu, insidieusement, les deux récits vont converger dans un scénario échevelé mettant en miroir les premiers émois amoureux d'Eddy et Suzanne et le deuil sentimental du commissaire en fin de carrière espérant toujours le retour de Tania.

Avec ce troisième roman, Maylis de Kerangal mène de front, non sans ménager subtilement le suspens, une chronique des mœurs adolescentes d'aujourd'hui sur arrière-fond de fracture sociale et un faux polar centré sur le portrait, parodique mais bouleversant, d'un policier dans la peau d'un fauve aux abois.

Au-delà de son apparente facture classique, *Corniche Kennedy* s'émancipe pour travailler dans la langue une géographie imaginaire et une loi de gravitation des corps faite d'extrême sensualité, de sauvagerie contenue et de vertige passionnel. La corniche, s'avérant à la fois décor et personnage principal de cette intrigue tellement cinématographique. Tendre et âpre, la magie de ce livre ne tient qu'à un fil, le fil d'une écriture sans temps morts, brassant oralité et métaphore, d'un seul souffle.



Frédéric Ciriez

DES NÉONS SOUS LA MER



**EN LIBRAIRIE
LE 25 AOÛT 2008**

ISBN 978.2.07.01.2075.8
304 pages

Né en Bretagne en 1971 sous le signe du Bélier, Frédéric Ciriez a suivi des études de lettres et de linguistique. Le Z à la fin de son patronyme lui ayant donné confiance en sa plume depuis sa plus tendre majorité, il écrit masqué sous son vrai nom. Après plusieurs collaborations littéraires en France et en Europe, *Des néons sous la mer* est son premier roman.



“
Itinéraire bis du regard.
”

Dans un futur proche, l'État français ayant autorisé la réouverture des maisons closes, un jeune homme, en quête d'une vie nouvelle et d'un CDD, s'enrôle dans un ancien bâtiment de la Marine nationale transformé en bordel. Il y tient le vestiaire, avec beaucoup de rigueur, en même temps qu'un singulier carnet de bord...
Beau Vestiaire, c'est son nom, employé dévoué, tente de saisir l'esprit de ce sous-marin, placé sous pavillon rose et accosté en baie de Paimpol, avec une approche qu'il voudrait la plus scientifique possible. Les multiples angles d'attaque de cet établissement insolite permettent au narrateur de dresser un tour d'horizon de ces vies sous-marines. On croiera ainsi l'histoire édifiante du vaisseau maudit (l'ex-Fascinant devenu Olaimp), des retranscriptions d'entretiens avec les douze prostituées embarquées (filles de l'eau arrivées à bon port), un audit marketing sur la clientèle (avec portraits et doléances des habitués), un florilège de contes et légendes celtiques (assurément érotiques), une description

méticuleuse du decorum immergé (chambre de passes, bar, luminaires, périscope, vestiaire...), un aperçu gastronomique du restaurant local, un nuancier chromatique et une carte des plaisirs offerts (contre argent comptant). Chacun des personnages transfigurés par Beau Vestiaire s'incarne dans cet espace nocturne réel ou fantasmé. Dans ce carnet de bord aussi rigoureux que fantasque, le narrateur autodidacte s'efface souvent derrière un vocabulaire descriptif, factuel, sans s'interdire ruptures de registres et digressions qu'il rature aussitôt. Mêlant la satire de mœurs, l'anticipation sociopolitique, l'érudition parodique et le mélodrame portuaire, *Des néons sous la mer* se présente comme une fiction inclassable. Elle multiplie les voies d'eau pour approcher la question complexe, et ici décomplexée, de la prostitution.

En contrepoint à ces approches documentaires s'insèrent quatre chapitres intitulés *Fugues*, épisodes qui dévoilent l'autre facette de Beau Vestiaire, hors-cadre. Virées en

moto sur le front de mer, championnat de baby-foot amateur, hommage touchant à l'écorché vif Patrick Dewaere (natif de la région), etc, des échappées belles écrites dans une prose plus narrative qui sondent avec justesse la mélancolie buissonnière du héros. Ces fragments de vie brossent aussi le portrait d'un jeune homme iconoclaste au naturel désarmant, qui finira par quitter ce paradis artificiel, si l'adieu est encore possible.

Premier roman de Frédéric Ciriez, *Des néons sous la mer* est un livre baroque et désopilant d'une rare maturité. Il étonne par la subtilité de sa structure, la variété de ses styles et l'inventivité de ses ressources imaginaires. Au plaisir d'une langue tonique et d'un humour contagieux qui conjuguent culture et goût de la subversion facétieuse, poétique marine et romanesque généreux.



Jane Sautière NULLIPARE



**EN LIBRAIRIE
LE 4 SEPTEMBRE 2008**

ISBN 978.2.07.01.2060.4
148 pages

Jane Sautière est née le 12 juin 1952 à Téhéran. Elle a vécu son enfance et son adolescence à l'étranger avant d'achever des études de droit à Assas (Paris). Par la suite, elle est devenue éducatrice pénitentiaire (en Seine-Saint-Denis, à La Santé, dans un service d'accueil de SDF ex-détenus, dans une prison « neuve » du Beaujolais...). Après avoir été longtemps lyonnaise d'adoption, elle habite et travaille aujourd'hui à Paris. Jane Sautière a publié des nouvelles et des articles dans diverses revues et co-signé *Zones d'ombres* avec Jean-Marie Dutey (Gallimard, « Série Noire », 1998). Elle est l'auteur de *Fragmentation d'un lieu commun*, un premier texte paru aux Éditions Verticales en 2003, dans la collection « Minimales », qui a connu un succès critique et public (prix Rhône-Alpes 2003 et prix Lettres Frontière 2004).



“
Je ne vivrais que ma vie.
”

Lors d'une mammographie de contrôle, la narratrice entend le radiologue la qualifier de « nullipare » (autrement dit, femme n'ayant jamais enfanté). C'est la première fois qu'on la classe dans une catégorie dont elle ne soupçonnait pas l'existence. Elle reçoit cette révélation comme une énigme blessante. Puisque ce « signe particulier » existe, il convient de l'interroger, quitte à se heurter à ses résonances troublantes. Dans « nullipare », il y a d'abord « nulle part ». Explorer ce nulle part, c'est pour Jane Sautière l'occasion de sonder ses tentations nomades, ses déménagements choisis ou subis, bref l'impossibilité relative de se fixer quelque part, justement. Elle le fait en revenant sur les lieux de sa propre histoire : la naissance à Téhéran, les premières années et l'adolescence au Liban, au Cambodge, en Algérie, puis l'âge adulte à Paris, sa banlieue, Lyon. Autant de repères biographiques d'une femme avec enfance mais sans enfant. L'auteur dévoile ensuite, sans apitoiement ni pathos, une trajectoire familiale proche de

la malédiction : fille d'une femme qui l'a mise au monde en même temps que mourait sa mère, mais également fille d'une femme qui a déjà perdu deux enfants et un mari, emportés par la tuberculose. Au sein de ce puzzle intime, d'autres fêlures apparaissent mêlées à des souvenirs heureux, fragmentées en petites scènes autonomes. « Nullipare » c'est aussi le regard porté par la société sur « l'ahurissant mystère de ne pas avoir d'enfant », sur la victime/coupable de ce mystère. Jane Sautière pousse encore plus loin la réflexion en interrogeant les préjugés d'autrui, les petites contradictions qui en résultent au quotidien. Ici, elle rapporte l'épisode du vendeur de poulets rôtis qui lui offre une sucette pour la fête des Mères, et qu'elle n'ose manger, de peur d'« usurper une condition, un statut ». Là, elle brosse le portrait de tous les enfants qu'elle a « adoptés » en tant qu'éducatrice sans avoir jamais pu revendiquer le fait d'« être de la famille ». Avec pudeur et crudité, l'auteur nous bouscule en nous renvoyant à nos automatismes langagiers.

Si le mot « nullipare » a enclenché le mécanisme, il demeure le motif d'un récit qui ne se réduit pas à l'apparente unicité de cette condition. Paradoxalement, l'enfant qu'elle n'a jamais eu l'accompagne, non pas comme un idée noire mais une utopie intérieure. À l'heure où elle prend conscience d'un tel destin, le récit s'achève sur un épilogue lumineux : l'acceptation du temps qui a passé et la délivrance d'être enfin en paix, adoptée à soi-même.

Jane Sautière réussit avec ce texte un tour de force littéraire. L'écriture devient l'exercice d'une liberté chargée d'émotions vécues où enfin peuvent se résoudre les tensions grâce à une langue sobriement ciselée et à la juste distance d'un regard d'écrivain. À la fois doux et brutal, intimiste et retenu, cérébral et charnel, *Nullipare* s'attaque à l'un des derniers tabous de la condition féminine contemporaine.



verticalcales



MA SOLITUDE S'APPELLE BRANDO

Arno Bertina



**EN LIBRAIRIE
LE 2 OCTOBRE 2008**

ISBN 978.2.07.012278.3
96 pages

Arno Bertina est l'auteur de deux romans parus aux Éditions Actes Sud, *Le Dehors ou la migration des truites* (2001) et *Appoggio* (2003), d'une fausse traduction, *La déconfite gigantesque du sérieux* (Lignes, 2004), d'une fiction biographique consacrée à Johnny Cash, *J'ai appris à ne pas rire du démon* aux Éditions Naïve (2006) et d'un roman foisonnant, *Anima motrix* (Verticales, 2006). Il a depuis participé, avec François Bégaudeau et Oliver Rohe, à l'essai intitulé *Une année en France* (Gallimard, 2007). Il est l'un des co-fondateurs de la revue *Inculte*.



“
Nous nous sommes manqués.
”

Arno Bertina nous propose avec *Ma solitude s'appelle Brando* un récit dense et bref, une parenthèse dans son œuvre de fiction au long cours. Prenant appui sur des éléments de la vie d'un de ses grands-oncles, il retrace un double parcours : la destinée standard d'un fils de notables bordelais voué à la fonction d'État (administrateur des colonies) et les écarts inattendus qu'il s'est autorisé, résistant en creux à la morale de son milieu. Mais il le fait sans se dresser contre les siens, sans chercher à affirmer une individualité indomptable — d'où le fait que l'auteur ne le nomme jamais et lui préfère la neutralité de la troisième personne du singulier. Ce « héros » discret, riche en nuances, amène l'écrivain à revoir un peu l'arbre généalogique de sa famille : fils d'un sous-préfet de la « France étroite » mais résistant en 1941 auprès de Leclerc, il épouse Clémence, une « métisse des îles », avec qui il aura deux enfants « sauvages ». Attaché à l'Afrique noire par une pulsion de vie plutôt qu'un intérêt carriériste, il reviendra néanmoins en France à l'heure de la retraite. C'est là qu'il finira, à la fois solitaire (comme le Marlon Brando du

titre) et sans mémoire (son journal écrit de 1937 à 1987 ayant disparu). D'où la lente évolution du texte vers le fragment, qui permet à l'auteur de mieux rendre compte de la liberté de cet homme et du désordre invisible qui fut au cœur de son existence. L'enquête familiale réinvente la petite histoire et les soi-disant liens du sang en même temps qu'elle dresse un portrait fantasmé et désacralisé de l'aïeul. De la tension permanente entre légende et silences naît cette « hypothèse biographique » écrite avec la plume d'un témoin critique et sa part irréductible d'émotion.

« *Ma solitude s'appelle Brando* est le récit d'une vie vécue entre 1910 et 1989, qui recoupe par quelques traits le parcours de Malo, un personnage de mon premier roman, *Le Dehors ou la migration des truites*. S'il permet une traversée du xx^e siècle (les années 20 de la province française, la Deuxième Guerre mondiale, les colonies africaines entre 45 et 65), c'est néanmoins pour une autre raison que j'ai voulu écrire ce livre. Son personnage principal n'aura jamais contesté les valeurs de son milieu, ni l'orgueil des

siens (des bourgeois se prenant pour des aristocrates). Il leur aura même donné de nombreux gages de sa fidélité. Mais il aura cherché dans le même temps à s'inventer une liberté, une intimité. À tel point que son frère, sa sœur, son neveu et ses nièces découvrirent à sa mort que sa vie était pleine de zones d'ombres, de mystères, de non-dits, si étrangère à toute transparence qu'il leur avait en partie échappé. Et ils comprirent cela au moment où il leur échappait définitivement. Cette issue (heureuse) m'a donné envie d'écrire. J'ai voulu bricoler les faits (ce qu'il accepta des siens, cette morale qui le constituait aussi) avec ce qui, demeurant obscur, releva de sa liberté (prise en charge par la fiction). Ce livre ruine donc la tentation que j'aurais pu avoir de surplomber ce parcours : plus j'avais dans le récit de sa vie, plus cet homme devenait insaisissable. »

Arno Bertina



Grisélidis Réal **SUIS-JE
ENCORE VIVANTE?**



**EN LIBRAIRIE
LE 9 OCTOBRE 2008**

ISBN 978.2.07.01.2291.2
180 pages

Grisélidis Réal (1929-2005), née à Lausanne, passe son enfance en Égypte et en Grèce avant de s'inscrire aux Arts décoratifs de Zurich. Divorcée, mère de quatre enfants, elle commence à se prostituer au début des années 60, en Allemagne (Munich) où elle est arrêtée (pour trafic de drogue) et emprisonnée sept mois. Elle deviendra ensuite la fameuse « catin révolutionnaire » des mouvements de prostituées des années 70. Elle est l'auteur, chez Verticales, du récit autobiographique *Le noir est une couleur* (« Folio », 2007), de *Carnet de bal d'une courtisane* (« Minimales », 2005), et des deux volumes de sa correspondance avec Jean-Luc Hennig : *La passe imaginaire* et *Les Sphinx* (2006).

“
Jour après nuit.
”

JOURNAL DE PRISON

À l'heure de son emprisonnement en 1963, dans la prison pour femmes de Munich, Grisélidis Réal a déjà vécu plusieurs vies, une aventure hors du commun dont elle fera dix ans plus tard le récit dans *Le noir est une couleur*. Depuis son départ précipité pour l'Allemagne, en compagnie de deux de ses enfants et de son amant Bill, elle s'est livrée deux années durant à la prostitution ainsi qu'à de menus trafics de drogue, tout en ayant trouvé le grand amour (un fiancé GI noir nommé Rodwell) et une famille d'adoption tzigane (Tata et Sonja, rescapés des camps nazis). Mais dénoncée par Monsieur P., le « Judas » de la bande qui rapatriait en voiture la marijuana du Maroc, la voilà arrêtée puis mise en cellule en attendant de passer en jugement. Un premier mois passé avec deux co-détenues achève de la briser physiquement et moralement. Ensuite, transférée dans une cellule individuelle, Grisélidis Réal commence à tenir son « journal d'une désespérée », journal de prison rebaptisé *Suis-je encore vivante ?*, dont elle maintiendra la discipline d'écriture pendant cinq longs mois.

Cet écrit brut d'une détenue a d'abord un intérêt hautement documentaire. On y apprend le quotidien de la vie carcérale, l'habillement de rigueur, la frugalité des rations alimentaires, le rapport difficile avec les surveillantes, le travail manuel sous-payé, les promenades dans la cour, les trop rares échanges de lettres avec ses enfants, la confusion des jours et des nuits... La chroniqueuse s'attache surtout aux menus détails qui transfigurent la monotonie de sa condition. C'est d'abord l'escalade sur une étagère, déplacée en catimini, pour jeter un œil par la fenêtre à barreaux, rituel qu'elle appelle « Cinéma » en hommage au spectacle du dehors. C'est aussi ces douze livres mensuels prêtés par la bibliothèque, qu'elle dévore et confronte à son état d'urgence mental. C'est encore, à force de ténacité, la dérogation officieuse qu'elle a obtenue pour dessiner et même peindre à huis clos. C'est enfin, la maturation progressive du texte qui, à mesure que son auteur prend de l'assurance, marque la naissance fragile d'un écrivain, s'émancipant presque à son insu.

On doit à la curiosité altruiste de Grisélidis Réal l'autre aspect fondamental de ce journal, une saisissante galerie de portraits parmi l'humanité en sursis qui peuple cette Maison d'arrêt. Dans la cellule d'en face, il y a l'amie fidèle Gerlinde à « l'âme ultra sensible » et sa co-détenue, la petite marquise asthmatique Ellen. Toutes deux « ont fait le trottoir », ainsi que sa voisine « La Baronne » et les bientôt libérées Karin et Mariello. Outre ces prostituées, il est aussi fait cas d'une terrible épileptique et de Véra B., grande dame dont l'affaire a défrayé la chronique, personnalité trouble dont l'aura évoque la puissance du légendaire carcéral chez Jean Genet. L'ultime dimension de ce journal tient au suspens judiciaire. Rapports ambivalents aux avocats, charges contre son dénonciateur, plaidoiries imaginaires préparent en filigrane le compte-rendu que l'accusée fera de son propre jugement. Les dernières pages évoquant le voyage de retour en Suisse, ont la force des épilogues sans clôture ni morale édifiantes.



DESCRIPTION DE L'OMME Jacques Rebotier



EN LIBRAIRIE
LE 30 OCTOBRE 2008

ISBN 978.2.07.01.2302.5.
280 pages

Jacques Rebotier est écrivain, compositeur et metteur en scène. Il a enseigné de 1972 à 1982 à l'Université Paris Sorbonne, puis a dirigé le Conservatoire de Levallois-Perret (1981-1982). Il dirige aujourd'hui la compagnie voQue (voix, invocation, évocation, équivocation ?) à l'initiative de nombreux spectacles – lecture-perfor-mance, théâtre-installation, pièces musicales – en France et en Amérique du sud. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, entre autres, de *Litaniques* (2000) et *Le Dos de la langue* (2001) dans la collection « L'Arbalète » (Gallimard). Son théâtre est publié par Les solitaires intempestifs : *Le Désordre des langages, 1, 2, 3* (1998-1999); *Vengeance tardive* (2001); *La Vie est courbe* (2001); *Réponse à la question précédente* (2002). Jacques Rebotier proposera en novembre-décembre 2008 au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis trois spectacles librement adaptés de *Description de l'homme*.



“
L'homme est un courant de l'air.
”

Jacques Rebotier est un artiste prolifique, hors norme, décloisonnant les univers de la poésie, du théâtre et de la musique contemporaine. Depuis quelque dix ans, il travaille à une très insolite encyclopédie sur le genre presque (h)umain, dont il avait donné un bref aperçu dans un opuscule (*Prologue*, Harpo &, 2004) qui fit l'objet d'un spectacle à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon et dans plusieurs autres pays (Pérou, Tunisie, Allemagne). « *Description de l'homme est une encyclopédie médiévale écrite au XXI^e siècle, par un papillon ou une grenouille, si présence encore. Ethnologue, sans doute. Anatomie, sang, circulation, passions, parole, organisation sociale, sexe(s), religion, moyens de production et de reproduction, monnaie, arts, hunivers, tout y passe, et en revue. Tout est tenu dans le désordre lacunaire du monde.* » Ainsi Rebotier définit-il ce projet, monstrueux en tous points, faussement totalisant car suspendu au-dessus d'un abîme de certitudes précaires. *Description de l'homme* se plie aux contraintes formelles du genre encyclopédique pour décliner, en quarante-quatre entrées thématiques, les aspects anatomiques, climatiques, socio-économiques,

ludico-érotiques, pseudo-métaphysiques... de l'homme (sans h). Partitionnée en axiomes classés et encarts récréatifs, la somme de fausses hypothèses anthropologiques ne cesse de poser des règles pour en tirer objections, exceptions ou ramifications illogiques. À telle enseigne rabelaisienne que, dans cette démonstration carnavalesque, le lecteur pourrait bien finir cul par-dessus tête. Retrouvant la curiosité de ton et l'inventivité approximative des sciences d'avant les Lumières, Jacques Rebotier se lance dans des pyramides déductives affolantes jusqu'à saper les fondements de nos préjugés les mieux assis par des siècles de progressisme béat. Mais, au revers de cette déconstruction, issue d'une tradition matérialiste désenchantée, la seule donnée stable tient aux ressources du langage, à la combinatoire infinie du texte, à ce Verbe qui est la matière première par excellence, seul prétexte qui fasse vraiment corps avec les faux-semblants de l'âme et de la chair. D'où ce jeu permanent sur les mots et registres, qui mine l'esprit de sérieux et « affecte un didactisme aussi farfelu que percutant, à condition qu'on veuille bien apprendre à

désapprendre » (Jean-Louis Perrier, *Le Monde*, 2004). Derrière l'apparente désinvolture de ces savants enfantillages – avec quiproquos, lapsus, allitérations & coq-à-l'âne –, une lucidité sourde révèle, sans grandiloquence, l'ombre portée de certaines politiques du pire, la dénaturation avancée de nos modes de vie, la fin d'un règne (de plus en plus) animal et l'imminence d'une chute (de moins en moins) libre. Renouant avec « l'umour » (sans h) de Jacques Vaché, l'auteur rend ses lettres de noblesse à une (h)umanité tellement subdivisée que hachée menue.

Enchantement pour l'esprit, l'œil et l'ouïe, cet ouvrage permet de découvrir un « auteur-monde » doté d'une voix virevoltante, d'un univers aussi puissant que dérangent et d'une pensée critique qui n'a rien renié de sa force de frappe poétique.



entre les murs
de François Bégaudeau

UN LIVRE DE FRANÇOIS BÉGAUDEAU
UN FILM DE LAURENT CANTET
(AVEC FRANÇOIS BÉGAUDEAU)
PRODUIT PAR HAUT & COURT
SORTIE EN SALLES 15 OCTOBRE 2008



À VOS AGENDAS !

LE 15 SEPTEMBRE 2008
Soirée-lecture des livres
de la rentrée littéraire
au Point Éphémère

Point éphémère
200 quai de Valmy
75010 Paris
M° Jaurès ou Louis Blanc
www.pointephemere.org

Verticaux & Co
Philippe Bretelle
Philippe Brulin
Florian Dumas
Hélène Gaudy
Jeanne Guyon
Alexandre Mouawad
Yves Pagès
Hélène Pelletier
Benjamin Servet
Bernard Wallet
Etc..

Design graphique
Philippe Bretelle 2008
Photographies
© Philippe Bretelle
© Yves Pagès

Impression
4M, Montreuil-sous-Bois
Dépôt légal : juin 2008

Diffusion Gallimard
Distribution SODIS

verticales